

Denis DIDEROT

ÉLÉMENTS DE PHYSIOLOGIE

Texte établi, présenté et commenté par
Paolo QUINTILI



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS (VI^e)
2004

www.honorechampion.com

À la mémoire de Sebastiano Timpanaro
(1923-2000),
philologue matérialiste,
libre penseur, maître de laïcité.

Diffusion hors France : Éditions Slatkine, Genève
www.slatkine.com

© 2004. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN: 2-7453-0995-1 ISSN: 1278-3862

REMERCIEMENTS

Au moment de mettre un point final à ce travail, je tiens à remercier mon amie et collègue Madame le Professeur Marta Cristiani, de l'Université de Rome « Tor Vergata », avec qui j'ai développé ces recherches sur Diderot et la physiologie dans le cadre des cours d'Histoire de la philosophie sur le problème de l'âme, de l'Antiquité à l'époque moderne, pendant les années universitaires 1999-2003. Un autre merci à MM. les Professeurs Carlo Borghero et Giulia Belgioioso, pour la collaboration dans le cadre des projets menés en ces dernières années sur « Modèles d'explication en philosophie aux XVII^e et XVIII^e siècle » et du projet national MURST, en collaboration avec d'autres Académies (Cagliari et Lecce), sur « Cartésianisme et scepticisme aux XVII^e et XVIII^e siècles ». Dans ce contexte j'ai mis au point beaucoup d'aspects non négligeables de mon travail. Pendant « *Cartesiana 2000. Descartes e l'eredità cartesiana nell'Europa Sei-Settecentesca* » (Cagliari, décembre 2000), colloque organisé par les collègues Maria Teresa Marcialis et Francesca Crasta, j'ai présenté, une première fois, le projet de cette édition des *Éléments*.

D'autres occasions de débat furent offertes par la *Società Italiana di Studi sul Secolo XVIII*, milieu de discussion toujours vif et stimulant. Son colloque à Santa Margherita Ligure, en octobre 2002, eut pour sujet: « Vivere la morte nel Settecento ». On a pu y discuter le rapport de la morale laïque de Diderot, fondée sur la médecine, avec l'expérience de la mort dans une perspective athée et matérialiste. Un merci aux organisateurs de ces journées, MM. les Professeurs Alberto Postigliola et Giuseppe Ricuperati. Merci aussi au Professeur Lorenzo Bianchi, de l'Université de Naples « L'Orientale ». En décembre 2002, en collaboration avec l'Université de Bourgogne, il a organisé un colloque sur « Natura e storia » où j'ai présenté une communication sur « La temporalisation de la 'chaîne des êtres'. Nature et histoire chez Diderot », au cœur, maintenant, de l'*Introduction* (2.2) de ce travail.

Aux amis et collègues M. Modica, A. Clericuzio, B. Continenza et M. Stanzione – aux discussions et aux rencontres stimu-

lantes qu'ils ont offerts – je dois les approfondissements des problèmes épistémologiques ouverts qui sous-tendent la préparation de cette édition. Le GDR de Turin, coordonné par les Professeurs Simone Messina et Lionello Sozzi, sur «Metamorfosi dei Lumi», a bien voulu accueillir une intervention sur «Métamorphose des êtres, organisation et transformisme chez Diderot», partie aussi de la lecture des *Éléments* qui trouve sa place dans cette édition (*Introduction*, § 3). *Last but not least*, un remerciement chaleureux à ma femme et à mes enfants, à mon ami et maître, M. le Professeur Olivier R. Bloch – la lecture de son *Molière* à été une «digression» féconde – et aux amis de la *Société Diderot*, tout particulièrement à Anne-Marie Chouillet, Pierre Chartier et Irène Passeron, organisateurs infatigables d'initiatives diderotistes (malgré tant de difficultés !). La revue «Recherches sur Diderot et sur l'*Encyclopédie*» qu'ils animent est un lieu précieux de débat et de confrontation. Un remerciement spécial à mon collègue et ami Christophe Paillard qui a bien voulu m'aider de ses conseils, dans la relecture des épreuves. Tant d'autres, ami(e)s et collègues qu'il serait trop long d'énumérer ici, ont fourni leur soutien et/ou indications précieuses. Qu'ils (elles) soient tous (et toutes) remercié(e)s.

ABRÉVIATIONS

Ouvrages de Diderot

a) Manuscrits

- V *Fonds Vandeul* de la Bibliothèque Nationale de France, *nouvelles acquisitions françaises*, manuscrit n° 13762, ff. 152; titre au dos: «Diderot. Physiologie»; sur la page de garde: «Éléments de physiologie. 1778».
- V² *Fonds Vandeul*, Ibidem, *nouvelles acquisitions françaises* manuscrit n° 13731, ff. 2-3: «Préface des Dialogues» [contenant aussi *Le Rêve de D'Alembert*].
- SP *Fonds Diderot* de la Bibliothèque de l'Ermitage [Saltykov-Chtchedrine] de Saint-Pétersbourg, ms. cote ERM.FR. 42/31, p. 5-398: *Éléments de physiologie*.
- SP² *Idem*, p. 1-4: «Avertissement» des *Deux Dialogues*.

b) Imprimés

- Enc. (suivi d'un chiffre romain): *Encyclopédie, ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, 28 vol., Paris, Le Breton-Briasson-David-Durand, 1751-1772 [Stuttgart-Bad Cannstatt, 1967].
- DPV *Œuvres Complètes*, 33 vol., édition critique par Dieckmann-Proust-Varloot et al., Paris, Hermann, 1975-92ss, en cours de publication.
- AT *Œuvres Complètes*, 20 vol., éd. J. Assézat- M. Tourneux, Paris, Garnier Frères, 1875-80; vol. IX, p. 243-440: *Éléments de physiologie*.
- CORR *Correspondance*, 15 vol., éd. G. Roth- J. Varloot, Paris, Minuit, 1955-70.
- OP *Œuvres Philosophiques*, éd. P. Vernière, Paris, Garnier, 1990.

10

- OD *Œuvres*, éd. L. Versini, 5 vol., Paris, Laffont, 1994-1997.
EL A. von Haller, *Elementa physiologiæ corporis humani*, 8 vol., Lausanne, Bousquet, 1757-1769.
PL A. von Haller, *Éléments de physiologie*, éd. fr. T. Bordeneuve, Paris, Guylin, 1769.

Revues

- RDE *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* (Langres-Paris)
DHS *Dix-huitième Siècle* (Paris)
SVEC *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* (Oxford)

Apparat critique

- aj.* ajouté dans ou par
om. omission dans
corr. correction dans
supp. suppression dans
Vdl. Vandeuil
FNR fragment de *SP* non repris dans *V*

gnomonie comme à l'instrument d'une espèce de théorie matérialiste des *apparences morales*. Cet intérêt avait eu des conséquences importantes dans le domaine de l'esthétique du théâtre notamment (*Paradoxe sur le comédien*, *Discours de la poésie dramatique*). Il reprend ici quelques aperçus sous forme de *moralia*:

Point d'animaux en qui la physionomie soit plus variée que dans l'homme. Lorsque les vieillards ont de la physionomie, ils en ont beaucoup. Leurs rides sont comme les traits profonds du *burin du temps*, qui a rendu fortement l'image d'une passion qui n'existe plus. L'homme sans physionomie n'est rien. Celui qui a l'air d'un homme de bien, l'est peut-être; celui qui a l'air vil et méchant l'est toujours. L'homme d'esprit peut avoir l'air d'un sot. Un sot n'a jamais l'air d'un homme d'esprit (*infra*, p. 142, mes italiques).

Le fond de ces considérations, apparemment anodines, atteste un propos cher à Diderot: l'homme n'est fait – dans sa personne, sa psychologie et ses désirs les plus typiques – que d'apparences physiques (symptômes) et d'événements internes corporels (causes). La méthode anatomo-physiologique de Haller est brillamment étendue au domaine moral, esthétique et psychologique. L'«âme» n'a sûrement pas disparu. Elle est enracinée au corps, de manière à ne pouvoir plus y être distincte, à l'égard de ses phénomènes physiques observables. Vie et mort y font un tout un.

4. L'ÂME AU CORPS. LE RÔLE DU CERVEAU: UNE ANTHROPOLOGIE MATÉRIALISTE NATURALISÉE

4.1. Machines à penser. Les passions du cerveau, l'unité matérielle de l'homme

La psychophysiologie diderotienne, on l'a vu, est redevable à la fois des doctrines nouvelles des montpelliérains, de Haller et de la tradition iatomécaniste cartésienne, objet de critique. Diderot tint une position méthodologiquement *sceptique* pour opérer une médiation entre plusieurs théories médicales. Le rôle du cerveau, dans cette opération médiatrice, prend une importance

particulière. Au XVIII^e siècle s’opposaient principalement deux doctrines anatomiques concernant la nature de l’encéphale qu’on considérait généralement comme une « glande » nourricière, à l’origine des faisceaux des nerfs. La première thèse, qui remonte aux ouvrages de Marcello Malpighi (1628-1694)¹²⁴, soutient la texture *folliculaire* de l’organe, qui se démultiplierait dans toutes les directions du réseau nerveux : un « viscère » glandulaire de type conglobé en forme d’arbre creux diffusé, ramifié à l’intérieur du corps à travers les nerfs. La deuxième thèse, celle de l’anatomiste et botaniste hollandais, déjà mentionné, F. Ruysch¹²⁵ soutenait la thèse de la texture *vasculaire* de l’organe (*totum corpus ex vasculis*) : un parenchyme cérébral injecté de liqueur rouge qui se diffuse du cortex jusque dans les carotides, étendu comme une *matière muqueuse* qui tend au solide – leçon reprise par les montpelliérains (*supra*, § 1) – et qui pénètre en profondeur toute la masse cérébrale (« la cervelle »). Le cerveau serait, dans ce cas, le seul et unique siège du *sensorium commune*. Ruysch avait développé une méthode d’injection de liquides colorés dans les vaisseaux pour mettre en évidence les parties anatomiques analysables. C’est une méthode qui devint célèbre. Diderot, du point de vue anatomo-physiologique, semble partager la thèse de Ruysch, mais avec des réserves sceptiques liées au constat de la complexité de l’organe¹²⁶ :

Le cerveau est artériel, il est arrosé de vaisseaux sanguins qui y déposent, en se perdant dans sa substance, une lymphe.

Rien de si divers, de si composé que le cerveau ; pas moins de diversité dans cet organe que dans les physionomies.

La variété remarquable dans la situation des plus petites particules qui forment la structure du cerveau dans différents individus n’a pas été suffisamment remarquée par les physiologues. De là l’ignorance de l’usage de cet organe (*infra*, p. 171).

¹²⁴ Cf. M. Malpighi, *De viscerum structura exercitatio anatomica*, Bononiae, 1666 [Amsterdam, 1669]. Diderot le mentionne deux fois, *infra*, pp. 162 et 272.

¹²⁵ Cf. F. Ruysch, *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam 1691 [1721² : 1737³], *infra*, p. 171.

¹²⁶ Diderot donne tort à Ruysch, à propos du mécanisme de la génération, *infra*, p. 240 : « Y a-t-il semence dans la matrice, et dans les trompes ? Ruysch dit oui ; Harvey dit non. Ruysch sur un seul fait ; Harvey sur mille. Mucosité n’en a-t-elle pas imposée à Ruysch ? ».

Le long chapitre «Cerveau» de la seconde partie des *Éléments*, à la différence de plusieurs autres, se détache remarquablement de Haller que Diderot, en général, à suivi de près dans ses exposés anatomiques. L'article «Cerveau» de l'*Encyclopédie*, de P. Tarin, mentionne la doctrine de Malpighi d'un cerveau-glandule à structure folliculaire, à côté de celle de Ruysch, comme étant «deux systèmes sur la structure du cerveau» qui suppléent, avec l'imagination, ce qu'on ne peut apercevoir par les yeux :

Ces deux auteurs diffèrent donc en ceci : Malpighi admet entre l'extrémité des vaisseaux qui forment la substance corticale, et l'extrémité de ceux qui forment la médullaire, des follicules glanduleux : Ruysch au contraire prétend que les extrémités des vaisseaux de la substance corticale sont continues aux extrémités des vaisseaux de la médullaire : mais ni l'un ni l'autre système n'est appuyé d'assez fortes raisons pour nous faire décider en faveur de l'un plutôt que de l'autre : nous renvoyons à l'article DURE-MÈRE, la fameuse question sur son mouvement et sur celui du *cerveau* ; et à l'article ESPRIT, celle des esprits animaux (*Enc. II*, p. 863b)¹²⁷.

La description de Tarin se termine, comme chez Diderot et à la différence de Haller (dans le chapitre *Phænomena vivi cerebri* des *Elementa*), sur la question du rapport avec la pensée et l'âme. Et la position de Diderot est bien plus proche de celle Tarin que de Haller, si l'on considère les thèses du *Rêve de D'Alembert* et de la troisième partie des *Éléments*. Le médecin encyclopédiste affirme :

Quoi qu'il en soit, les Philosophes regardent le *cerveau* comme l'organe de nos pensées. M. Astruc va plus loin : il prétend rendre raison des phénomènes du raisonnement et du jugement,

¹²⁷ *Enc. II*, p. 862a : «CERVEAU, s. m. (*Anatom.*) ou ce qu'on appelle vulgairement la *cervelle*, est le nom qu'on a donné en général à toute la masse molle, en partie grisâtre, en partie blanchâtre, qui est renfermée dans le crâne, laquelle est la source de nos sens, et où l'on prétend que l'âme réside d'une manière particulière. Voyez CRÂNE et ÂME. Quand on a ouvert le *crâne*, on trouve une masse qui en occupe toute la cavité, et qui est enveloppée de différentes membranes : la première qui se présente c'est la dure-mère, qui revêt les os en dedans, et leur sert de périoste : elle divise le *cerveau* en différentes parties au moyen de ses différents replis, dont les principaux sont la faux et la tente, etc. Sous cette membrane il s'en trouve une autre qui s'enfonce dans les anfractuosités du *cerveau*, et qu'on appelle *pie-mère*. C'est dans les duplicatures qu'elle forme, en s'enfonçant dans les anfractuosités, que sont renfermés les vaisseaux du *cerveau*».

INTRODUCTION

83

par l'analogie qu'il suppose entre les fibres du *cerveau* et celles des instruments de musique. Selon lui, c'est un axiome que chaque idée simple est produite par l'ébranlement d'une fibre déterminée; et que chaque idée composée est produite par des vibrations isochrones de plusieurs fibres; que le plus grand ou le moindre degré d'évidence fait le plus grand ou le moindre degré de force de l'ébranlement des fibres. Mais toutes ces choses sont si peu démontrées, qu'il paraît inutile de s'y arrêter: il n'en est cependant pas moins vrai que ce qu'on peut entrevoir dans les nerfs et dans la structure du *cerveau*, nous présente partout une industrie merveilleuse. Je ne craindrai donc point de déplaire à mon lecteur, en ajoutant ici l'explication des différents phénomènes qui sont liés au détail que nous allons donner sur les vues de la nature (*Enc. II*, p. 863b).

Tarin mentionne ici Jean Astruc (1684-1766), médecin de Montpellier, docteur régent de la faculté de Paris et auteur de plusieurs traités sur la fermentation, les tumeurs, les ulcères, les maladies vénériennes et l'obstétrique, représentant des Docteurs dans la querelle (1747) qui l'opposa à La Peyronie, de la corporations des maîtres chirurgiens jurés. Astruc – dont la doctrine de la résonance des fibres fait penser au « clavecin » de Diderot dans *Le Rêve* – avait exposé ses idées sur le cerveau dans la dissertation *An sympathia partium a certa nervorum positura in interno sensorio* (Paris, 1736), où il « s'était rallié à une sorte de réflexion centrale des esprits animaux en provenance d'un nerf vers un autre sous des angles déterminés correspondant à la direction de la partie qui sera affectée 'sympathiquement' »¹²⁸. Astruc avait déjà écrit une *Brevis Responsio criticis animadversionibus Francisci Renati Vieussens, in Tractatum de causa motus fermentativi* (Montpellier, 1702) et, plus tard, sa *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme. Dissertation sur la liberté* (Paris, 1755), où il prétend démontrer la séparation de l'« âme » (immatérielle et libre) par rapport au cerveau en tant qu'organe mécanique de production d'idées. Tout en demeurant dans une perspective cartésienne et dualiste qui préserve un domaine propre à la « liberté morale » indépendante des mécanismes physiques, les idées exposées par Tarin sur les « phénomènes » du cerveau ont eu sans doute plus d'importance pour Diderot, comme des cibles critiques, dans la rédaction de la troisième par-

¹²⁸ Duchesneau, *La Physiologie des Lumières* cit., p. 205.

tie (homonyme) des *Éléments*: «Phénomènes du cerveau». Déjà le chapitre «Cerveau» de la deuxième partie (*infra*, pp. 56-62), suit de plus près Tarin que Haller. Dans la troisième partie, finalement, l'encéphale entier (non seulement la moelle allongée ou les méninges), est conçu comme une véritable *machine à penser* productrice de tous les événements psychiques qu'on peut attribuer à la vie mentale. Ce n'est pas à Haller ici, ni à Tarin à donner le ton de la recherche: la démarche, inverse par rapport à Astruc, est lockienne. Et la première cible est une autorité scientifique reconnue par Diderot lui-même: Buffon. Diderot conteste ses opinions autorisées sur le rôle du cerveau qui ne serait pas le lieu du *sensorium*. Buffon écrivait en effet:

Si l'on veut donc que le siège des sensations soit dans la tête, il sera dans les méninges et non dans la partie médullaire du cerveau, dont la substance est toute différente [...] car comment se peut-il qu'une partie insensible, une substance molle et inactive, telle qu'est la cervelle, soit l'organe même du sentiment et du mouvement? [...] il paraît que le cerveau, qui est nourri par les artères lymphatiques, fournit à son tour la nourriture aux nerfs, et que l'on doit les considérer comme une espèce de végétation qui part du cerveau par troncs et par branches, lesquelles se divisent ensuite en une infinité de rameaux. Les cerveau est aux nerfs ce que la terre est aux plantes [...]. Le cerveau, au lieu d'être le siège des sensations, le principe du sentiment, ne sera donc qu'un organe de sécrétion et de nutrition, mais un organe très essentiel, sans lequel les nerfs ne pourraient ni croître ni s'entretenir¹²⁹.

La querelle avait été ouverte des décennies auparavant par La Mettrie. Le médecin hétérodoxe affirmait, dans son *Histoire naturelle de l'âme* (1745), que le *sensorium* coïncide avec *tout* l'encéphale, y compris les faisceaux médullaires, jusqu'à la moelle de l'épine et les nerfs. La Mettrie réitère son opinion et l'approfondit dans l'*Homme-Machine* (1748)¹³⁰. Buffon lui

¹²⁹ G.-L.-L. de Buffon, *Histoire naturelle*, éd. J. Varloot, Paris, 1984, pp. 120-122; *infra*, p. 183, au chap. VII (Partie II): «Fluide nerveux», Diderot se souviendra de cette conception: «Y a-t-il une lymphe subtile, dont la substance moelleuse des méninges soit imprégnée? Je ne le nie pas. Trouve-t-on au tronc des nerfs la même substance moelleuse imprégnée de lymphe? Je le veux. Le cerveau en est-il l'organe sécrétoire? Je le crois».

¹³⁰ J. O. de La Mettrie, *Œuvres philosophiques*, éd. F. Markovits, Paris, 1987, vol. I, pp. 151-155 et p. 108: «Combien d'excellents Philosophes ont

répond, en 1749, dans l'*Histoire naturelle de l'Homme*, qu'on vient de citer¹³¹. Dans les *Éléments*, Diderot suit les positions de La Mettrie¹³² et commence une analyse descriptive des fonctions sensorielles du cerveau : « l'âme sensitive » suivant la perspective néoaristotélicienne du *Traité de l'âme*¹³³. Le chapitre premier, « Sensation » (au singulier), souligne le rôle de la *fonction* même du sentir physique, plutôt que la *faculté* correspondante, à travers une exploration de l'action des cinq sens, parmi lesquels *la vue* revêt une importance particulière (*infra*, pp. 277-287). Diderot se tient près de Haller, jusqu'à un certain point, là où il s'agit de l'organe et de son anatomie fonctionnelle. Une fois terminée l'ana-

démontré que la pensée n'est qu'une faculté de sentir ; et que l'Âme raisonnable, n'est que l'Âme sensitive appliquée à contempler les idées et à raisonner ! Ce qui serait prouvé par cela seul que, lorsque le sentiment est éteint, la pensée l'est aussi, comme dans l'Apoplexie, la Léthargie, la Catalepsie etc.»

¹³¹ Il faut souligner que Buffon demeure ambigu et prudent dans sa théorie de l'*Homo duplex* – spirituel et animal à la fois. Il affirme que cette distinction ne vaudrait que pour l'« homme intérieur », laissant entendre que l'« homme extérieur » est d'une tout autre nature. Pour Diderot celle-ci est la *seule* nature de l'homme. Buffon parle avec circonspection du cerveau des animaux et des fonctions animales du cerveau, dans le tome VII de son *Histoire* (1758), dans un chapitre secondaire, traitant des « animaux carnassiers ». Il nie qu'il soit le siège du *sensorium commune*, principe d'unité du vivant. Il n'élabore pas un discours spécifique sur le cerveau *humain*, qu'il tient pour instrument de nutrition et de sécrétion : il en expose les caractéristiques dans le livre II (« De la nature de l'homme ») comme organe qui entre dans le procès de la sensation ou du sentiment ; mais dans ce même livre VII sur les animaux carnassiers, il en analyse les fonctions complexes, physiologiques, nerveuses et organiques. Diderot ici unifie les deux perspectives, psychologique et physiologique, qui chez Buffon demeuraient séparées.

¹³² Cf. aussi *Enc.* I, pp. 340b-343b : « *Âme », où Diderot expose et implicitement réfute les doctrines médicales qui s'essayaient de localiser l'âme, pour terminer sur le fait (inexplicable) de l'union des deux substances : « Voilà donc l'âme installée dans le corps calleux, jusqu'à ce qu'il survienne quelque expérience qui l'en déplace, et qui réduise les Physiologistes dans le cas de ne savoir plus où la mettre. En attendant, considérons combien ses fonctions tiennent à peu de chose ; une fibre dérangée ; une goutte de sang extravasé ; une légère inflammation ; une chute ; une contusion : et adieu le jugement, la raison, et toute cette pénétration dont les hommes sont si vains : toute cette vanité dépend d'un filet bien ou mal placé, sain ou mal sain... ».

¹³³ Cf. l'excellent essai d'A. Thomson, « Materialistic Theories of Mind and Brain », dans W. Lefèvre (éd.), *Between Leibniz, Newton and Kant*, Dordrecht, 2001, pp. 149-173, souligne la continuité d'inspiration, entre La Mettrie et Diderot, au sujet du « faux-problème » de l'âme spirituelle (pp. 165-166).

lyse anatomique, Diderot aborde une longue réflexion philosophique qui lui est propre, pour montrer que la vision est un phénomène complexe qui a trait au sentiment de plaisir et de déplaisir, aux passions (peur, tristesse, amour etc.) – dépendant du cerveau et non de l'œil – et à l'ensemble des besoins et des circonstances extérieures qui en caractérisent la spécificité. Bref, la vision est élaborée par le cerveau et elle est le produit ultime des déterminations biologiques qui sont *constitutives* de l'individu, de son propre cerveau, dans les rapports à la vision. Dans cette perspective philosophique, le sens de la vue témoigne, plus et mieux que les autres, de l'*hétéronomie* de nos facultés cognitives :

Combien l'organe de l'œil serait trompeur, si son jugement n'était pas sans cesse rectifié par le toucher (*infra*, p. 282).

Diderot reprend ici la théorie synestésique exposée jadis dans la *Lettre sur les aveugles* puis, raffinée, dans *Le Rêve de D'Alembert*. Les sens s'entraident, les fonctions cognitives dépendent de ce travail sensoriel d'articulation réciproque des différents registres perceptifs-réceptifs. L'adjonction significative des *Éléments* est l'étude de la *formation matérielle des idées* et la mise en valeur du *rôle du langage* pour la synthèse des perceptions. La grande théorie de l'unité des états de conscience au-dessous des phénomènes du flux des sensations (« s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, c'est un faisceau. De là naît la pensée, le jugement ») est, dans les *Éléments*, une théorie linguistique. Ce résultat, nouveau par rapport au *Rêve*, paraît étayer sur des bases plus solides la perspective ouverte par le grand dialogue de 1769 :

Il faut commencer par ceci. Voir un objet et y attacher un son, le son *arbre* ; puis dire, entendre le mot arbre.

Voir un objet, en embrasser un champ, celui de l'œil, et procéder de l'extrémité des racines, de champ en champ, jusqu'au sommet, attachant à chaque partie qui offre des formes très distinctes les mots filaments, racines, tronc, écorce, branches, pédicules, feuilles, nervures, fleurs, fruits, puis le mot arbre, qui comprend le tout, puis le même mot répété.

C'est ainsi que toutes nos sensations sont composées ; et s'il est impossible que la sensation soit simple, il est impossible que la pensée le soit : elle le devient par abstraction : mais cette abstraction est si prompte, si habituelle, que nous ne nous en apercevons

pas; ce qui ajoute à notre erreur, ce sont les mots, qui tous pour la plupart désignent une sensation simple (*infra*, p. 283).

Diderot reprend la partition des « facultés de l'âme » de l'*Encyclopédie* tirée de Bacon, dans l'ordre même de son exposé: l'Entendement (chap. II) fait suite à la Sensation de la vue, suivent la Mémoire (chap. III) et l'Imagination (chap. IV). Ce sont des « phénomènes du cerveau » qu'on ne trouve pas analysés chez Haller, ni Diderot lui-même n'avait parlé auparavant, en ces termes, de « facultés ». Et l'on voit bien, par la suite, que la même doctrine des *facultés de l'âme* n'est plus qu'un souvenir lointain. Diderot emploie le mot « faculté », dans le chapitre « Entendement », pour désigner (rarement) les *effets* des phénomènes perceptifs et des opérations cérébrales correspondantes, qui deviennent, par des opérations de physique de la sensation¹³⁴, des faits linguistiques. Émergent ainsi, à travers le jeu du langage, les fondements symboliques de l'unité matérielle de l'homme :

Il y a, dans la nature, des liaisons entre les objets et entre les parties d'un objet. Cette liaison est nécessaire. Elle entraîne une liaison ou une succession nécessaire de sons, correspondants à la succession nécessaire des choses aperçues, senties, vues, flairées ou touchées. Par exemple, on voit un arbre et le mot *arbre* est inventé. On ne voit point un arbre sans voir immédiatement et très constamment ensemble des branches, des feuilles, des fleurs, une écorce, des nœuds, un tronc, des racines et voilà qu'aussitôt que le mot arbre est inventé, d'autres signes s'inventent, s'enchaînent et s'ordonnent. De là, une suite de sensations, d'idées et de mots liés et suivis. On regarde et l'on flaire un œillet et l'on en reçoit une odeur forte ou faible, agréable ou déplaisante; et voilà une autre série de sensations, d'idées et de mots. De là naît la faculté de juger, de raisonner, de parler, quoiqu'on ne puisse pas s'occuper de deux choses à la fois (*infra*, pp. 288-289).

Toutes les opérations cognitives et les états de conscience manifestes qui suivent, sont des effets nécessaires (« fatalisme ») de cette machine qui élabore la pensée comme une fabrique où les ouvriers sont au travail sans que le prétendu « maître » le

¹³⁴ Cf. *Enc.* XV, pp. 34b-38a: « Sensations », où Diderot exposait une théorie de la nature complexe des phénomènes perceptifs qui se démarquait déjà par rapport à Locke.

sache. Voilà les arguments des chapitres V (« Sommeil ») et VI (« Volonté »). Dans ce dernier, l'on retrouve l'exemple du géomètre automate (D'Alembert), mentionné plus haut (*supra*, 2.2). Le pivot de l'argumentation porte sur la thèse que cette « machine formidable », avant même de produire de la « pensée » dans toutes ses formes plus ou moins manifestes¹³⁵, est d'abord le moteur des passions, du *désir* générateur premier des mystifications liées aux *apparences* de la volonté. Il n'y a pas de « volonté libre », Diderot l'affirme sans réserves :

L'on dit que le désir naît de la volonté ; c'est le contraire ; c'est du désir que naît la volonté. Le désir est fils de l'organisation, le bonheur et le malheur, fils du bien-être ou du mal-être. On veut être heureux (*infra*, p. 317).

Le phénomène fondamental de l'organe, par lequel il exprime son impulsion, le besoin propre de chaque être, sera donc la « passion », qui seule peut être réduite à l'unité en tant qu'elle est unique : « la passion d'être heureux », modifiée par l'action de la « Mémoire » (chap. IV) et de l'« Imagination » (chap. V). A la manière de Spinoza, Diderot entend cet « être heureux » comme un sentiment (essentiellement passif) d'extension de la puissance d'agir de l'être vivant. Elle s'articule organiquement de manière différente et « prend différents noms suivant les objets » (*infra*, p. 318). Le chapitre VII s'inspire, dans les définitions des passions, du modèle cartésien de Cureau de la Chambre (*supra*, 2.1). Mais Diderot y greffe la théorie montpelliéraine de Bordeu sur l'autonomie des organes dont dépend chaque passion et sur la théorie des « pouls » et des « crises » caractérisant chaque passion¹³⁶ :

Je ne doute point que chaque passion n'ait une espèce de pouls qui lui soit propre, ainsi que chaque organe ou maladie. Chaque passion a son action propre. Cette action s'exécute par des mouvements du corps. La fureur enflamme les yeux, serre les poings et les dents, arrondit les paupières. La fierté relève la tête, la gravité l'affermît [...]. Je crois que les passions ont aussi

¹³⁵ Un espace important est consacré aux états d'activité *inconsciente* du cerveau, aux chapitres « Sommeil » est, surtout, « Mémoire », *infra*, pp. 295-313.

¹³⁶ Cf. Th. de Bordeu, *Recherches sur le pouls, par rapport aux crises*, Paris, 1756 ; cf. aussi H. Fouquet, *Essai sur les pouls par rapport aux affections des principaux organes*, Montpellier, 1767, et les articles « Pouls » (*Enc.* XIII, pp. 207b-240a) et « Crise » (*Enc.* IV, pp. 471b-489a) par Bordeu.

INTRODUCTION

89

leurs crises. Celles qui ne subissent point de crises, sont chroniques ou habituelles.

Les crises des passions se font par des éruptions, des diarrhées, les sueurs, des défaillances, les larmes, par le frisson, le tremblement, la transpiration : rapport des maladies réelles et des passions soit tristes, soit gaies (*infra*, pp. 319-322).

Diderot rédige ces paragraphes tout à fait indépendamment de Haller, autour de ces deux points de repères théoriques – Cureau et Bordeu – qu'il intercale à des sources différentes conjuguées ensemble. Il utilise à la fois les descriptions particulières inspirées par *Les caractères des passions* de Cureau et des cas cliniques tirés du *Traité de l'expérience en général et en particulier dans l'art de guérir* (Paris, 1774) du médecin suisse G. Zimmermann (*supra*, 2.1 et Commentaire). Le philosophe relève les traits fondamentaux d'un vieux débat sur le caractère corporel des passions¹³⁷; il le met à jour aux chapitres VIII : « Organes » et IX : « Maladies », en reliant son discours aux théories plus récentes de Bordeu, de Barthez – sur la modalité « fédérative » de la sympathie s'exerçant parmi les organes (*animal in animal*) – et de Buffon aussi sur le rapport de dépendance réciproque du cerveau (« âme ») et du diaphragme (« corps »)¹³⁸.

¹³⁷ Cf. du côté des cartésiens malebranchistes : J.-F. Senault (le père, 1599-1672), *De l'Usage des passions*, Paris, 1641 [Paris, 1987]; du côté libetin : Saint-Evremond, *Textes*, éd. G. Fau, Paris, 1972; *Libertins du XVII^e siècle I*, éd. J. Prévot, Paris, 1998; *Romans libertins du XVIII^e siècle*, éd. R. Trousson, Paris, 1993; dans le milieu anglais : F. Hutcheson, *An essay on the nature and conduct of the passions and affections. Letters from the London journal*, London, 1728 [éd. B. Fabian, Hildesheim, 1990]; D. Hume, *A Treatise of Human Nature*, London, 1739, vol. II : *Of the Passions*; *Œuvres philosophiques*, 5 vol., éd. fr. J.-B. Mérian, Amsterdam, 1758-1759, vol. IV : *Dissertations sur les passions* [*Traité de la nature humaine*, vol. II, éd. fr. J.-P. Cléro, Paris, 1991]; sur le contexte historique : A. McKenna-P.-F. Moreau (éd.), *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle. 4. Gassendi et les gassendistes et Les passions libertines : journées d'étude*, Saint-Étienne, 2000; H. Ida, *Genèse d'une morale matérialiste. Les passions et le contrôle de soi chez Diderot*, Paris, 2001.

¹³⁸ *Infra*, pp. 340-341 : « Il y a une sympathie très marquée entre le diaphragme et le cerveau. Si le diaphragme se crispe violemment, l'homme souffre et s'attriste; si l'homme souffre et s'attriste, le diaphragme se crispe violemment : diaphragme, cerveau organes peu connus »; cf. J. Deprun, « L'anthropologie de Diderot : monisme métaphysique et dualisme fonctionnel », dans A. Mango (éd.), *Diderot. Il politico, il filosofo, lo scrittore*, Milan, 1986, pp. 115-22.

Les maladies de l'âme-cerveau, sous des modalités différentes, sont les effets d'un travail déterminé de la *sympathie* des organes. Cette sympathie est liée aux « tempéraments » et aux « caractères » des sujets et subit les effets de l'équilibre interne-externe qu'engendre l'activité propre à leurs natures individuelles. Diderot s'arrête là sur les grandes lignes de la théorie « expectative » de la thérapie médicale – héritée de la tradition galénique – suivant Bordeu : dans les grandes maladies comme dans les petites, la *nature* est le premier agent de guérison qu'il convient de laisser travailler¹³⁹. Dans sa « Conclusion », le philosophe peut alors réaffirmer sa conviction sur la matérialité de l'âme, étayée tout le long de son ouvrage : « l'organisation et la vie, voilà l'âme », en ajoutant, dans le manuscrit *SP* : « encore l'organisation est-elle si variable ! » (*infra*, p. 358). Il ne lui restait qu'à se mesurer à la dernière issue du processus d'organisation, avec ce qui « n'est rien pour nous » (Epicure) mais qui dit tout, pour le sens de l'entreprise philosophique des *Éléments* : la fin réelle, concrète, de la vie.

4.2. La mort, le vivant, la morale laïque

Michel Foucault, dans la *Naissance de la clinique*, observe qu'autour de la fin du XVIII^e siècle se fait jour une attitude nouvelle à l'égard de la mort à partir du moment où l'homme se pose lui-même comme un objet autonome de l'enquête médicale et scientifique en tant qu'« homme physique et moral » (P.-J.-G. Cabanis, 1757-1808). L'homme du commun, pas seulement le philosophe ou l'« esprit fort », commence à regarder l'expérience de la mort – remarque Foucault – comme une possibilité parmi tant d'autres de mener à bien une recherche et une observation impartiales à l'abri des passions¹⁴⁰. La métaphysique est évacuée, de façon nouvelle, de l'horizon des soucis philosophiques, plus élégamment que ne l'avaient fait les clandestins des Lumières (par exemple J. Meslier), à partir du moment où les médecins

¹³⁹ *Infra*, p. 352 : « Nature. Qu'est-ce que cet agent. Ce sont les efforts mêmes de l'organe malade ou de toute la machine. Efforts conséquents au malaise pour s'en soulager. La nature fait en tout temps dans le malade ce que le malaise de la machine exécute pendant le sommeil ; elle se meut spontanément, s'agite jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la situation la plus commode, excepté dans la faiblesse extrême, ou la lassitude ».

¹⁴⁰ Cf. M. Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, 1972, pp. 149 et 199.

regardent la mort sans autre intérêt que celui du clinicien et du diagnostic précédant la mort ou conséquent à l'autopsie. Le but du *médecin philosophe* devient, en somme, de comprendre les phénomènes anatomo-pathologiques liés à la mort et, d'un esprit pragmatique, de pouvoir en tirer des enseignements utiles aux hommes qui resteront en vie. C'est « la naissance de la clinique » et de l'hygiène publiques.

Cependant, il faut ajouter qu'au XVII^e siècle déjà, depuis W. Harvey (*Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, Francofurti, 1628) et avec l'essor de la médecine cartésienne, une telle attitude dépassionnée devant la mort est cultivée par des chirurgiens et médecins de presque *toutes* les Ecoles – y compris « mécaniciens » et/ou cartésiens, qui étaient la majorité des naturalistes au tournant du XVII^e et XVIII^e siècle. Même les médecins vitalistes de Montpellier proches des philosophes et collaborateurs de l'*Encyclopédie* – la génération des montpelliérains de la seconde moitié du siècle – partagent cette attitude. Un exemple de cet état d'esprit dans le milieu médical des Lumières, c'est l'anecdote que raconte Diderot dans une lettre à Sophie Volland à propos de « frère Cosme »¹⁴¹ – médecin qu'on trouve aussi parmi les personnages de *Jacques le Fataliste*¹⁴². S'étant rendu à l'Hôpital de la Charité pour y prélever un cadavre et « faire quelques expériences sur la taille », Frère Cosme y apprend que le moribond qu'on lui avait promis s'était finalement rétabli grâce à un « bon cordial » dont on croyait au contraire, sous conseil du même Cosme, qu'il hâterait l'heure de sa mort. « Son cadavre » n'y était donc plus. Cosme s'écriant, tout d'un coup: « *eh bien, mon cadavre? Où est mon cadavre?!* », l'infirmier lui répondit: « votre cadavre? Il n'y en a point – Comment il n'y en a point? – Non. Aussi c'est de votre faute ». D'où une réplique, sereine:

¹⁴¹ Nom religieux du chirurgien et lithotomiste Jean Baseilhac (1703-1781), inventeur d'une pratique médicale contestée qu'il expose dans son *Recueil de pièces importantes sur l'opération de la taille, faite par le lithotome caché, avec un mémoire concernant la rétention d'urine, causée par l'embarras du canal de l'urètre*, Paris, 1751; il polémiqua avec le chirurgien Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768) qui lui répondit sous pseudonyme (A.-P. Nahuys) avec le *Parallèle de la taille latérale avec celle du lithotome caché*, Amsterdam, 1766.

¹⁴² Cf. D. Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître*, éd. S. Lecointre et J. Le Galliot, Paris-Genève, 1976, p. 98 ss. et notes, p. 411.

« Eh bien, dit le frère Cosme, il n'y a pas grand mal à cela. Nous attendrons ; ce sera pour une autre fois »¹⁴³.

D'un point de vue politico-sociologique, les *Éléments* de Diderot s'inscrivent dans ce climat culturel de la fin du siècle, quand – pour le dire avec Cabanis –, le *phénoménisme* en médecine, à savoir l'exercice pratique, libre et sans préjugés de l'art médical, est désormais tenu pour une nécessité courante afin d'obtenir la certitude de la diagnose et l'efficacité du traitement¹⁴⁴. On ne se soucie pas de chercher les raisons cachées ou l'essence des phénomènes : l'on se propose simplement d'observer, de décrire et de comprendre des symptômes¹⁴⁵.

La thèse centrale de la physiologie philosophique de Diderot est la reconnaissance que l'homme, être physique comme les autres, est déterminé de manière incoercible et innée par les lois de *sa propre* nature, mais qu'il est également soumis à une disposition conséquente – à l'apparence contraire à celle de la nécessité physique – qui le distingue du point de vue moral : *il est modifiable*. L'homme des *Éléments* est un être qui peut *se perfectionner* tant au physique qu'au moral, ces deux champs de modification étant liés de manière causale. D'où l'importance de la médecine pour le projet diderotien de bâtir une « histoire naturelle et expérimentale de l'homme », à savoir une anthropologie,

¹⁴³ Cf. *Les lettres de Diderot à Sophie Volland*, éd. Y. Florenne, Paris, 1965, pp. 503-504 (30 novembre 1765) ; sur le thème de l'amour et de la mort dans les lettres, je renvoie à mon essai : « Eros et philosophie dans les lettres de Diderot à Sophie », dans U. Kölving-I. Passeron (éds.), *Sciences, musiques, Lumières. Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, Ferney-Voltaire, 2001, pp. 399-342.

¹⁴⁴ P.-J.-G. Cabanis, *Du Degré de certitude de la médecine*, Paris, 1798 [1803²; Paris, 1989], dont la rédaction remonte à 1789.

¹⁴⁵ C'est l'époque de l'essor d'une nouvelle séméiotique médicale, avec l'Ecole de Montpellier de la génération des Barthez et Bichat, et plus tard, avec les *idéologues* Cabanis, de Tracy etc. ; cf. l'article « Séméiotique, ou Séméiologie », dans *Enc.*, XIV, p. 937b : « Il n'y a point de partie dans le corps humain qui ne puisse fournir à l'observateur éclairé quelque signe ; toutes les actions, tous les mouvements de cette merveilleuse machine sont à ses yeux comme autant de miroirs, dans lesquels viennent se réfléchir et se peindre les dispositions intérieures, soit naturelles ou contre nature ; il peut seul porter une vue pénétrante dans les replis les plus cachés du corps, y distinguer l'état et les dérangements des différentes parties, connaître par des signes extérieurs les maladies qui attaquent les organes internes, et en déterminer le caractère propre et le siège particulier. Il semble, à la facilité avec laquelle il est instruit de ce qui se passe dans l'intérieur du corps, que ce soit une machine transparente ».

dirions-nous, laïque et naturalisée (*infra*, *Appendice A*). La médecine et la physiologie deviendront ainsi, dans la seconde moitié du siècle, un nouveau champ de bataille des Lumières, suivant la formule du *Rêve* qui clôt la *Suite d'un entretien entre M. D'Alembert et M. Diderot*: « Accordez à l'homme je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera... »¹⁴⁶. Peu de décennies après, pendant la Révolution, c'est encore Cabanis, parmi les fondateurs de la nouvelle *École de Médecine* (inaugurée en 1795) qui donne un écho retentissant à Diderot en formulant le projet d'une ingénierie médico-sociale qui serait destinée à transformer dans le long terme le genre humain en quelque chose de foncièrement différent par rapport à l'actuel. D'après Cabanis, la tâche est de transformer l'homme en quelque chose de *meilleur*: « En vertu de son organisation, l'homme est doué d'une perfectibilité dont il est impossible d'assigner le terme [...]. L'homme est perfectible sous deux rapports généraux, l'éducation physique et le régime, en prenant l'un et l'autre mot dans leur acception la plus étendue, développent les forces de ses organes, lui créent des facultés, et même, en quelque sorte, des sens nouveaux: et lorsque ces moyens ont agi sur plusieurs générations successives, ce ne sont plus les mêmes hommes, ce n'est plus la même race, tout restant égal d'ailleurs »¹⁴⁷. En quoi consisterait le fond de cette modification essentielle? D'abord, l'*heure de la mort* peut être retardée de plus en plus par les progrès de la médecine et de la physiologie, vers un terme que l'homme n'est pas en mesure de définir.

L'argument de la mort dans les *Éléments* est saisi par Diderot dans la même perspective que Cabanis, perspective « eugénique », pourrait-on dire, si le terme ne se prêtait à des équivoques. Il faut affirmer, malgré tout, que cette vision « positive » (ou « positiviste ») de la mort rompt évidemment avec les représentations fidéistes – chrétiennes et/ou religieuses en général –, de l'« heure ultime ». L'imaginaire religieux rattache la mort à *un instant unique*, un moment fatal de passage. Les symboles terrifiants de la mort hérités de la tradition s'imposaient, en témoignage et en représentation visuelle de cet *instant*: la faux qui tranche le fil de

¹⁴⁶ *DPV*, XVII, p. 113.

¹⁴⁷ P.-J.-G. Cabanis, *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, Paris, an XII-1804 [« écrit dans l'hiver de l'an III » (1795)], pp. 24-26.

la vie, les Parques, les démons etc. Ce sont des figures culturelles qui ont la caractéristique commune de lier la mort à un *événement ponctuel et terrible*, symboles affreux d'un seuil qui ouvre sur une autre réalité, génétiquement et ontologiquement opposée: la vie éternelle, récompense céleste ou châtiment infernal.

Le concept médico-physiologique de la mort propre aux Lumières déplace l'axe de représentation de l'événement ponctuel au *processus*. Mourir devient une expérience observable *dans la durée* d'un développement individuel, et se déploie non pas instantanément mais par degrés d'atténuation progressive de la sensibilité vitale jusqu'au néant. Mort, donc, conçue comme une tension biologique vers zéro¹⁴⁸. En quelque sorte, les Encyclopédistes et Diderot essayeront d'accréditer une vision de la mort *par tempérament*, pour ainsi dire; l'homme règle peu à peu sa dette envers la vie selon son comportement physique au cours de son existence. De Jaucourt observe à l'article «Mort (*Hist. nat. de l'homme*)»:

Quand la faux de la Parque est levée pour trancher nos jours, on ne la voit point, on n'en sent point le coup; la faux, ai-je dit? chimère poétique! La *mort* n'est point armée d'un instrument tranchant, rien de violent ne l'accompagne, on finit de vivre par des nuances imperceptibles. L'épuisement des forces anéantit le sentiment et n'excite en nous qu'une sensation vague, que l'on éprouve en se laissant aller à une rêverie indéterminée. Cet état nous effraye de loin, parce que nous y pensons avec vivacité; mais quand il se prépare, nous sommes affaiblis par les gradations qui nous y conduisent et le moment décisif arrive sans qu'on s'en doute et sans qu'on y réfléchisse. Voilà comme meurent la plupart des humains; et dans le petit nombre de ceux qui conservent la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance et qui ne se flatte d'un retour vers la vie (*Enc.*, X, 717a).

Le rédacteur ne manque pas de formuler ses remarques critiques à l'égard d'une tradition millénaire de pratiques qui ont rendu l'homme non pas plus conscient de son destin réel, ni plus heureux, mais qui l'ont éloigné d'un *sentiment* tout à fait naturel de détermination à vivre, malgré tout, suivant l'idéal d'un bonheur qui

¹⁴⁸ Cf. C. Milanese, «La mort-instant et la mort-processus dans la médecine de la seconde moitié du siècle», dans *DHS*, n° 23 cit., pp. 171-190.

«devance la mort». Et la référence à la leçon célèbre d'Epicure («la mort n'est rien pour nous...») s'exprime de façon explicite:

La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison; et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre, qui dans la société devançant la *mort*, on ne la verrait point arriver. Pourquoi les enfants d'Esculape ne cherchent-ils pas des moyens de laisser mourir paisiblement? Epicure et Antonin avoient bien su trouver ces moyens: mais nos médecins ne ressemblent que trop à nos juges qui, après avoir prononcé un arrêt de mort, livrent la victime à sa douleur, aux prêtres et aux lamentations d'une famille. En faut-il davantage pour anticiper l'agonie? (*Ibidem*).

L'amour de Diderot pour l'œuvre de Lucrèce et des poètes latins de l'âge impérial est bien connu. La maxime de la *Lettre à Ménécee* est assimilée et réélaborée dans les endroits des *Éléments* où la mort est évoquée d'un point de vue philosophique. Cependant, elle est reprise suivant une nouvelle formulation, que d'une certaine manière la *temporalise* aussi¹⁴⁹. Il n'y a pas *une* mort ni *la* mort – laquelle, en tant qu'événement ponctuel, «n'est rien pour nous». Il y a *différentes morts particulières* qui s'articulent dans l'existence de l'organisme et qui intéressent son destin, physique et moral, dans chacune des ses différentes parties et dans sa totalité d'animal-homme. Saisies toutes à la fois seulement, et additionnées l'une à l'autre, ces petites morts conduisent à la (grande) Mort. La structure du vitalisme diderotien le montre clairement (voir le diagramme, *supra*, p. 67).

La vie même et le vivant ne sont plus alors des phénomènes unitaires, des événements uniques et statiques, mais des processus qui se déploient sur différents niveaux, comme l'affirme Diderot dans sa doctrine des trois vies:

Il y a certainement deux vies très distinctes, même trois.

La vie de l'animal entier

La vie de chacun de ses organes

La vie de la molécule.

L'animal entier vit privé de plusieurs de ses parties. Des fœtus monstrueux sont nés et ont vécu du moins quelques moments sans tête (*infra*, p. 126).

¹⁴⁹ Un modèle certain a été Buffon, *Histoire naturelle de l'homme* cit., vol. II, pp. 557-603, chap. «De la Vieillesse et de la Mort».

Il n'y a qu'un seul niveau auquel on peut atteindre, du moins en principe, une sorte d'éternité de la matière vivante, c'est – on l'a vu – le niveau moléculaire. La « molécule organique » de Buffon (*supra*, § 2) est dite « éternelle », « inaltérable... la mort s'arrête là ». L'ancien postulat matérialiste de l'éternité de la matière s'affermir et impose la nécessité de fixer les limites d'un « atome vivant » comme étant le seuil des processus de désagrégation physique et de perte de la sensibilité vitale caractéristiques des corps organisés. Au-delà de ce seuil, les processus dégénératifs trouvent leur limite. « Nul état fixe dans le corps l'animal : il décroît quand il ne croît plus », observe Diderot au paragraphe « Mort ». « Tout s'affaiblit et se raidit avec l'âge », mais la molécule demeure stable et vivante. Voilà le noyau métaphysique fort du vitalisme diderotien.

Il y a des retombées intéressantes de cette doctrine, par exemple, sur le terrain de la morale érotique. On ne peut pas ne pas rappeler la lettre du 15 octobre 1759 à Sophie Volland, où le philosophe *rêve* d'une immortalité matérialiste dans le tombeau. La sensibilité moléculaire éternelle, ou l'éternité des molécules du philosophe, à côté de celles de sa compagne, assureraient la continuité de leurs vies au nom de ce postulat physiologique. Au matérialisme pur et dur du baron d'Holbach, Diderot oppose un *regard poétique* sur la matière, fondé sur l'espoir consciemment chimérique d'une éternité atomique. C'est le Diderot grand poète, mystificateur et séducteur à la fois, qui déclame son amour terrestre et infini à la fois, dans l'une des plus belles pages de la littérature épistolaire européenne :

Et moi, je disais : ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent. Que sais-je ? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières. Peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype ; et pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du même ordre ? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif n'est plus, mais tous ses principes sont vivants.

O ma Sophie ! il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me

confondre avec vous, quand nous ne serions plus. S'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun; si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous; si les molécules de votre amant dissous venaient à s'agiter, à se mouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature! Laissez-moi cette chimère. Elle m'est douce. Elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous¹⁵⁰.

Diderot sait qu'il fait œuvre de poésie amoureuse. Mais nous savons aussi que, d'un élan érotique à l'autre, il introduit un concept important dans sa philosophie de la vie: la thèse hylozoïste selon laquelle la vie dépend des processus d'agrégation et de désagrégation sensibles des particules atomiques vitales – les *molécules* – et des *forces physiques* qui les gouvernent. Ces forces sont les mêmes dans tout l'univers. Suivant ces forces, les particules peuvent toujours s'agréger de nouveau, se fondre de manière nouvelle, en engendrant des formes de plus en plus différentes dans le temps, et même « monstrueuses » du point de vue de l'état présent de l'histoire naturelle.

Le problème des productions monstrueuses, ou « écarts de la nature », est un autre thème au cœur des *Éléments*, l'un des arguments en faveur de la thèse matérialiste de l'épigenèse et de la productivité intrinsèque de la nature. L'épigenèse vitaliste (*supra*, § 2) se présente comme l'objection probante contre la *préformation* des germes dans l'exemple des « monstres » que Diderot tiens pour irréfutable – à ne pas confondre avec la « préexistence », que Diderot accepte (*supra*, § 3) –, ce qui était l'opinion encore la plus largement reçue par la majorité des naturalistes du XVIII^e siècle¹⁵¹.

Diderot insiste sur ce point dans la première version des *Éléments*, le manuscrit *SP*. Le « monstre » est l'individu « le moins durable » à l'intérieur d'une espèce déterminée d'individus semblables et plus durables¹⁵². Il représente en quelque sorte la règle

¹⁵⁰ *Lettres de Diderot* cit., p. 63.

¹⁵¹ Cf. J. Roger, *Les sciences de la vie* cit., chap. III, pp. 325-384.

¹⁵² *Infra*, p. 265: « Pourquoi l'homme, pourquoi tous les animaux ne seraient-ils pas des espèces de monstres un peu plus durables? Pourquoi la nature, qui exterme l'individu en peu d'années, n'exterminerait-elle pas l'espèce dans une longue succession de temps? L'univers ne semble quelquefois qu'un assemblage d'êtres monstrueux. Qu'est-ce qu'un monstre? Un être dont la durée est incompatible avec l'ordre subsistant ».

cachée qui régit le développement de la nature vivante dans son désordre sublime¹⁵³. Les conditions de la production des « monstres » dans le temps de la nature sont *les* conditions de son cours ordinaire, de son « ordre » inatteignable par l'homme :

Il y a autant de monstres qu'il y a d'organes dans l'homme et de fonctions : des monstres d'yeux, d'oreilles, de nez qui vivent tandis que les autres ne vivent pas ; des monstres de position des parties, des monstres par superfétation, des monstres par défaut [...].

(Hommes, êtres monstrueux rentrent dans la classe des animaux non perfectibles). (Examiner ces monstres organes par organes ; monstres d'imagination, monstres d'estomac, monstres de mémoire) (*infra*, pp. 266-267).

La « logique de la nature » (signification littérale de *physiologie* qui parcourt l'ouvrage) suit un trajet qui passe nécessairement par essais et erreurs, à travers toutes les formes possibles. C'est une autre avancée sur la route du *transformisme* biologique (*supra*, § 3). La conception physiologique de la vie et de la mort concernant les « monstres » – une vie qui procède, comme son contraire, par degrés et étapes –, rend possible de concevoir les modifications, les anomalies, les passages extra-spécifiques des êtres vivants comme des *faits typiques* d'une nouvelle vision évolutive du *cosmos*. « Naître, vivre et passer », affirmait Diderot dans *Le Rêve*, « c'est changer de formes ». La vie dans les *Éléments* est une sorte d'état fluide de la matière tendant au durcissement et au raidissement, mais jamais de façon tout à fait définitive (« l'animal est d'abord fluide... »).

La mort ne peut en aucun cas être *absolue*, elle intéresse l'individu entier, le tout organique – la grande Mort dans notre schéma –, mais elle demeure « momentanée » ou « partielle » dans sa fonction principale lorsqu'elle implique les parties organiques ou les agrégats de molécules dont les constituants ultimes représentent le seuil indépassable de la mortalité : les « petites morts ». Encore une fois : *la mort s'arrête là*.

André Malraux écrivait dans l'un de ses romans : « il n'y a pas de mort, il y seulement moi qui vais mourir... ». Du point de vue anthropologique, la mort au sens propre – en tant qu'expérience

¹⁵³ A. Curran, *Sublime disorder. Physical monstrosity in Diderot's universe*, Oxford, 2001.

INTRODUCTION

99

humaine concrète – devient dans les *Éléments* un fait *individuel*, qui n'appartient plus ni aux Églises, ni à Dieu, ni même à la collectivité, mais à *l'homme* et à lui seul. La conquête de cette vision *laïque* de l'expérience de la mort – avec les apories qu'elle implique (solitude, absence d'esthétisation des rites collectifs, aliénation, etc.) – est commune à Diderot comme à tant d'autres philosophes. La Mettrie et d'Holbach la partagent aussi, et leurs doctrines matérialistes doivent beaucoup, voire presque tout, aux sciences naturelles et à la médecine non mécaniste du XVIII^e siècle. Cette modalité nouvelle d'expérience de la mort s'exprime de façon exemplaire dans la « Conclusion » des *Éléments*, épicurienne et stoïcienne à la fois. Diderot n'omet pas d'y rappeler Hobbes (le méchant en tant que *puer robustus* de l'article « Hobbisme »¹⁵⁴) et ses sources antiques. L'enjeu est de définir qu'est-ce que « philosopher » devant la mort. C'est la réactivation de la sagesse ancienne à la lumière des nouvelles sciences de la vie :

Un autre apprentissage de la mort est la philosophie, méditation habituelle et profonde qui nous enlève à tout ce qui nous environne et qui nous anéantit. La crainte de la mort, dit le stoïcien, est une anse par laquelle le robuste nous saisit et nous mène où il lui plaît. Rompez l'anse et trompez la main du robuste. Il n'y a qu'une vertu, la justice; qu'un devoir, de se rendre heureux; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie et de ne pas craindre la mort (*infra*, pp. 361-362).

Une leçon précieuse, celle des *Éléments*. Elle atteste une fois de plus l'originalité de la synthèse diderotienne en rapport aux grandes questions médicales et « bio-éthiques », encore ouvertes de nos jours – fécondation artificielle, euthanasie, manipulations génétiques. Elle montre, enfin, la fertilité du matérialisme médico-biologique de Diderot dans son approche non dogma-

¹⁵⁴ *Enc.*, VIII, p. 241a: « Sa définition du méchant me paraît sublime. Le méchant de Hobbes est un enfant robuste: *malus est puer robustus*. En effet, la méchanceté est d'autant plus grande que la raison est faible, et que les passions sont fortes. Supposez qu'un enfant eût à six semaines l'imbécillité de jugement de son âge, et les passions et la force d'un homme de quarante ans, il est certain qu'il frapperait son père, qu'il violerait sa mère, qu'il étranglerait sa nourrice, et qu'il n'y aurait aucune sécurité pour tout ce qui l'approcherait. Donc la définition d'Hobbes est fautive, ou l'homme devient bon à mesure qu'il s'instruit ».

tique, en quête de réponses raisonnables aux interrogations qui intéressent toujours la condition humaine.

CRITÈRES DE CETTE ÉDITION

Les *Éléments de physiologie* qu'on présente ici sont accompagnés aussi des autres matériaux manuscrits du dernier Diderot concernant la philosophie de la vie. On a réuni, dans les *Appendices A et B*, les textes du « Manuscrit de Pétersbourg » – découvert par G. Dulac en 1977 – et les fragments autographes sur l'« histoire naturelle et expérimentale de l'homme » ou, d'après la notice d'Angélique Diderot, « Notes de la main de mon père sur la physiologie » qui remontent à la même période de rédaction. On a donné une large place, dans les notes, aux citations des *Œuvres* du philosophe et de leurs sources – qui peuvent se rapporter, directement ou indirectement, à ces textes.

Voici les critères suivis, visant à une utilisation pédagogique pour orienter le lecteur dans le labyrinthe diderotien :

- 1/ La modernisation de la ponctuation et de l'orthographe, sauf pour les noms de personnes moins connus ou douteux et pour les titres d'ouvrages dans la *Bibliographie*.
- 2/ La reproduction des variantes du manuscrit *SP* (de la bibliothèque de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, plus ancien) par rapport au texte du manuscrit *V* (copie Vandeuil, de la Bibliothèque Nationale de France, ms. n. a. fr. 13762, texte de base). On ne signale pas *toutes* les variantes. Pour cela, il existe l'excellente édition critique de J. Mayer chez Hermann (*DPV*, xvii, 263-577). On s'en tiendra donc au critère de « moindre signifiante », philosophique surtout. Seules ont été reproduites les différences textuelles qui impliquent des différences conceptuelles utiles pour la signification de la page.
- 3/ Une différenciation du texte critique en notes sur deux niveaux, indiqués avec différents exposants, en lettres et en nombre, suivant qu'il s'agit de variantes ou de commentaires. Sans autres indications, l'on donne par l'exposant alphabétique les variantes de *SP* par rapport à *V*. On a choisi d'indiquer l'exposant *avant* le début de phrase, en reproduisant la fin des phrases précédentes. Pour les notes de com-

mentaire, le critère est usuel: un exposant numérique à droite du mot.

4/ La mise en contexte des 162 fragments de *SP non repris* dans *V*, indiqués avec le sigle FNR et signalés dans les mêmes notes des variantes au pied de page (cf. éd. J. Mayer, *DPV*, XVII, pp. 530-542). Ce travail permet une confrontation plus directe des manuscrits: on peut lire ces fragments dans les lieux conceptuels qui en sont proches. Le critère adopté pour la contextualisation est celui de la position sémantique du fragment de *SP* par rapport à *V*. Les fragments antécédents ou conséquents de *V*, qui se trouvent également dans *SP*, avec leurs sujets, thèmes et arguments communs, ont suggéré le point de repère d'un juste positionnement – certes, dans une certaine mesure *arbitraire* – de ces textes dans leurs contextes, avant ou après la ou les phrase(s) identique(s). L'intention est de rendre ces courts fragments plus significatifs pour le lecteur.

5/ On a choisi de ne pas négliger le manuscrit *SP* – qui souvent corrige les erreurs du copiste de *V* et préserve des risques de «vandeulisation» des *Éléments*¹⁵⁵. L'édition *AT* aussi offre, à certains égards (même dans ses imperfections: il s'agit d'une copie de copie), des suggestions intéressantes pour l'éditeur actuel¹⁵⁶.

¹⁵⁵ Cf. J. Varloot, «Le problème Vandeul», dans B. Didier-J. Neefs (éds.), *Diderot. Autographes, copies, éditions* cit., p. 44: «Et d'emblée maintenant, je pose que la majeure partie des modifications sont dues, non pas à des petites fautes ou bévues de copiste, mais à l'intervention délibérée de celui qui a donné son nom au fonds Vandeul. C'est pourquoi je parlerais volontiers de *vandeulisation*».

¹⁵⁶ Il faut rendre hommage, au même titre, à ces trois grands savants que furent H. Dieckmann (1906-1986), auquel on doit la redécouverte du *fonds Vandeul*, ouvert au public en 1952, et la mise en place de l'édition Hermann-*DPV* – fondamental c'est son *Inventaire du fonds Vandeul et inédits de Diderot*, Genève-Lille, 1951 – à côté des premiers éditeurs scientifiques des *Œuvres* de Diderot au XIX^e siècle, sur la base du *fonds Diderot* de Saint-Petersbourg: Jules Assézat (1832-1876) et Maurice Tourneux (1849-1917); de ce dernier, je rappelle finalement le *Diderot et Catherine II*, Paris, 1899, qui a marqué un tournant très important de l'histoire des études sur Diderot et son œuvre.